

Le jardin de l'inutile

La « breune purante * » des premières lueurs de l'aube s'était peu à peu aggravée en un crachin serré et pénétrant qui avait rapidement englouti le paysage. La journée ne verrait pas le jour. Au mieux, si cessait la bruine, le temps resterait « mucre », imprégnant tout d'une désagréable humidité. Levé à son habitude dès potron-minet, le père Thomas jeta un œil sur son jardin depuis la fenêtre de sa chambre et resta figé de stupeur ! Ce qu'il avait sous les yeux était... Incroyable ! Stupéfiant ! Le vieillard fronça les sourcils. Était-il victime d'hallucinations ? Ce satané traitement qu'on lui infligeait depuis des mois afin de vaincre le Crabe lui donnait-il la berlue ? Ou était-ce cette brume matinale et cotonneuse qui transformait en chimères les choses du quotidien ? Il lui fallait mieux voir ! Il ouvrit les battants de la fenêtre, inspira un grand coup, appuya ses avant-bras sur le garde-corps, entrecroisa les doigts de ses deux mains et entreprit, au ralenti, une découverte panoramique du paysage qui s'offrait à lui, juste là, en bas, quelques mètres en-dessous la fenêtre de sa chambre. Un paysage enveloppé avec pudeur d'un voile blanc et fantomatique. Un paysage qui ne s'offrait, pour l'heure, que par petites touches. Une tête de clown par ci, une jambe en celluloïd par là, une crinière de cheval sur tête en bois, un caméléon fil de fer...

- Ainsi il l'a fait, marmonna le Père Thomas (Léon de son nom de baptême) dans sa moustache blanche. Bertrand ! Il l'a fait ! Il a osé ! Pendant que j'étais à l'hôpital ! A mon insu ! Sûr que ma Claudie est dans le coup ! C'est pour ça qu'ils m'ont ramené si tard, hier soir, pour que je ne voie rien. Pour que j'aie la surprise à mon réveil.

Il ferma les yeux un instant, les rouvrit, parcourut du regard une nouvelle fois le lopin de terre qui ceignait sa maison. Il l'avait cultivé avec amour durant tant d'années ! Y compris à l'heure de la vieillesse. Hélas la maladie avait rompu le fragile équilibre entre l'homme et le dur travail de la terre. Le Crabe avait eu raison de ses forces, le contraignant tout d'abord à l'abandon des tâches les plus rudes, puis l'obligeant à renoncer à toute activité de maraîchage. Les premiers temps Claudie avait retroussé ses manches et s'était appliquée, sous les ordres de Léon, à faire naître tomates et

laitues. Mais le grand-père avait bien vite entendu les soupirs de sa petite-fille. Il avait saisi les agacements, soigné les ampoules aux doigts, frictionné les courbatures. Claudie n'était pas faite pour ça ! Craignant qu'elle parte s'installer à la grande ville, le laissant seul avec sa misère, il l'avait exonérée de toute corvée. Ainsi, à l'instar de son jardinier, le potager avait dépéri, s'était laissé envahir par le Mal. Peu à peu, inexorablement, une vilaine friche avait pris ses aises, effaçant à tout jamais le magnifique potager qui avait fait la fierté du vieil homme.

Ce matin-là, ce qu'observa Léon dès potron-minet à travers la « breune purante » ne ressemblait plus à une terre inculte. Les ronces et les orties avaient été abattues. Les pissenlits et les herbes folles éradiqués. Les mottes de terre aplanies. Tous les envahisseurs, les indésirables, les nuisibles qui avaient participé au siège de la maison en lieu et place du jardin, avaient purement et simplement disparu ! Hélas l'espace demeurait sans carottes, sans pommes de terre, sans poireaux... Sans choux... ni salade. Un tel espace... aplani, nettoyé, entretenu, et même décoré... pouvait-il être encore nommé « jardin » ? Le père Thomas abasourdi venait de comprendre : rien ne pousserait d'autre, désormais, en ce lieu, que le fourbi, le déjanté, le déglingué ! « Un jardin de l'inutile », maugréa-t-il, en enfilant sa robe de chambre à carreaux, « voilà ce qu'ils ont fait de mon petit coin de paradis ! Et dans mon dos en plus, les sagouins ! ». Fort de sa colère il descendit l'escalier de bois. Il lui fallait voir ça de plus près ! Et détruire assurément, ce capharnaüm, ce bordel en fer, ce bordel d'enfer... Les œuvres de Bertrand, sorties du hangar voisin dans lequel le poète-ferrailleur avait installé son atelier. Désormais implantées sur le territoire de Léon ! Dans son jardin ! Il lui fallait trouver au plus vite les coupables de ce sacrilège, leur dire qu'il était encore vivant, que cette terre était sienne, que lui seul pouvait en disposer ! Il allait expliquer à ces deux traitres sa façon de penser ! Parvenu au bas de l'escalier il se dirigea droit vers la porte d'entrée. Il l'ouvrit et franchit le seuil sans se préoccuper de la voix féminine qui venait de l'interpeller depuis la pièce voisine.

- Grand-père ? C'est toi ? Tu es déjà debout ?

Il rejoignit prudemment l'allée principale et entreprit le tour du propriétaire. De tous côtés s'animaient, dansaient, volaient des dizaines d'engins aussi décalés

qu'ingénieux. De tous côtés, bruissaient, grinçaient, gargouillaient sculptures, moulins à vent ou à eau, manèges d'enfants, astronefs... Nombre de machines insolites et inutiles pilotées par des pantins articulés assemblés de bric et de broc. Et tous ces objets, inventés par un esprit d'une créativité débordante, fabriqués par des mains habiles et travailleuses, dévoilaient avec pudeur leur existence, dans le flou cotonneux de la brume. Léon se surprit à imaginer une main invisible s'emparer avec délicatesse du voile blanc et protecteur qui drapait les automates, pour, d'un tour de magie, le faire disparaître dans sa manche. Et hop, « Le carnaval des fous » par ici. Et hop, « La femme labyrinthe » par là. Et tiens, derrière toi, « La salamandre aux ailes papillon ». Et là, sous l'arbre... Et plus loin, à l'angle du mur... Révélant puis camouflant, offrant puis masquant, le brouillard lui-même faisait faire la visite au vieil homme qui n'en croyait pas ses yeux. Tant d'étrangeté, tant de naïveté poétique ! Dans les œuvres. Dans leur appellation gravée avec dextérité sur des bois flottés ! Notre visiteur avançait, bouche bée, au milieu de cet incroyable parc à rêves. Il se sentait libre, léger, serein, comme délivré d'un fardeau. Navigant dans un univers onirique, enchanteur, il ne percevait plus la moindre colère. Et sans doute se serait-il laissé submerger par l'émotion s'il ne s'était subitement trouvé nez à nez avec une imposante vache ailée, burinée dans une plaque de ferraille, derrière laquelle apparut la tête de Claudie. Il se figea.

- Alors grand-père, qu'est-ce que tu en penses ?
- De tout ça ? Et bien, je...
- Tu sais, Bertrand et moi, nous avons travaillé presque dix heures par jour... durant des semaines ! Nous avons peur que tu sortes de l'hôpital avant que ce soit terminé. Et c'était ric-rac ! Alors ? Qu'en dis-tu ?
- Je... ne trouve pas mes mots.
- C'est tout de même plus agréable à regarder que les ronces et les orties, non ? Perso, j'adore l'univers fantastique de Bertrand ! Fantastique et enchanteur. A la Tim Burton. Des machines improbables, des sculptures bruyantes, des engins insolites, des fontaines musicales... Et tous fabriqués à partir d'objets chinés ou récupérés à la décharge voisine. Bouts de verre, morceaux de bois, fil de fer... On retrouve son âme d'enfant devant ces sculptures, n'est-ce-pas ?

- J'avais déjà vu tous ces objets dans l'atelier de Bertrand mais là... J'avoue que... Leur mise en scène ... Ça relève d'une telle poésie... J'avoue que... c'est émouvant.
- Je suis contente que notre surprise te plaise. Bertrand doutait vraiment que tu approuves ces installations. Il a longtemps rechigné à les mettre en place d'ailleurs. Il souhaitait seulement nettoyer notre friche. C'est moi qui l'ai convaincu que l'endroit était parfait pour mettre ses créations en valeur. Je crois même que notre jardin peut devenir un musée à ciel ouvert qui plaira aux petits comme aux grands. Un véritable jardin de l'imaginaire ! Avec ton accord, bien sûr, nous envisageons de l'ouvrir aux visites.

« Bertrand et moi », « Nous ». Léon ravala le sourire qui pointait sur ses lèvres. Il prit l'air contrarié qu'il affichait souvent et laissa planer un long silence. Il n'allait tout de même pas pardonner aux traitres aussi facilement, ni donner sa bénédiction à ce projet fou aussi vite. Ces deux là méritaient une petite leçon.

- Du monde ? Chez moi ? Qui se balade sous mes fenêtres ! Alors que je suis malade ! C'est la moindre des choses qu'on sollicite ma permission !

Il balaya de la main l'espace environnant désormais peuplé de bien étranges créatures.

- Déjà que pour faire ça vous ne m'avez rien demandé !

Claudie retint un soupir et baissa les yeux. Elle reconnaissait bien là le caractère trempé de son grand-père. Car en réalité, Léon n'existait que pour elle. Pour tout un chacun, au village, il était le père Thomas ! Un homme rugueux, têtu, borné et le plus souvent réfractaire aux changements. « La partie n'est pas gagnée », rumina-t-elle en lorgnant au travers du brouillard le bout de ses chaussures ! Mais, devant son air contrit, le vieil homme n'eut pas le courage de poursuivre le jeu de rôle. Il prit le menton de la jeune femme entre son pouce et son index et l'obligea ainsi à relever la tête. Il mit ses yeux dans les siens. Puis son visage se fendit d'un sourire malicieux.

- Alors comme ça, tu « adores l'univers fantastique de Bertrand » ? Alors comme ça « Bertrand et moi, nous envisageons d'ouvrir le parc aux visites » ? N'aurais-tu pas, ma petite-fille, quelques autres confidences à me faire ? Me crois-tu trop vieux pour saisir les choses de l'amour ?
- Mais, Léon, je...
- Allons ! Cette brume va nous enrhummer. Rentrons au chaud boire un bon café. Et passe un coup de fil à ton Bertrand pour lui dire de se joindre à nous.

Il empoigna Claudie par l'épaule et l'entraîna vers la maison. Devant la porte close, il se retourna vers le jardin, ce jardin qu'il avait qualifié « de l'inutile ».

- Pardon, lui glissa-t-il dans un souffle, je t'ai sous-estimé. Grâce à toi, Claudie va rester près de moi. Et peut-être même qu'elle va me faire, avec Bertrand, de petits poètes-ferrailleurs.

*breune purante : brouillard qui se condense en eau